

## La graine des ailes

« Tu as vu des têtes de coquelicot ?

— Oui.

— C'est gros comme le pouce et puis ça s'ouvre et peu à peu il en sort une fleur grosse comme le poing.

— Oui.

— Ce qu'il a, ton cheval – il dit le reste tout doucement – c'est la graine des ailes.

« Oui, continua Bobi dans le silence, et toujours doucement. Il en sortira de grandes ailes blanches. Et ce sera un cheval avec des ailes, et il fera des enjambées comme d'ici au jas de l'érable, et il galopera à dix mètres au-dessus de la terre et on ne pourra plus jamais l'atteler ni lui, ni ses fils, ni les fils de ses fils. »

*Que ma joie demeure*, 1935. Jean Giono.

OoOoO

### Chapitre I : (Grandeur et) décadence

La douleur – insoutenable. Aucun moyen d'y échapper. Elle courait, le long de sa colonne vertébrale, partant de la base de sa nuque, jusqu'à la naissance de ses reins. Mais le pire c'était dans le dos, juste derrière, entre les omoplates. Inaccessible ; en se contorsionnant, il n'était parvenu qu'à effleurer la zone, et il n'y avait rien. Juste de la peau, moite, blanche.

Il gisait sur le flanc, recroquevillé tout au bord du matelas posé à même le sol. Dans la lumière rasante, il voyait la poussière avancer sur le parquet à chaque expiration. Preuve qu'il n'était pas mort. Les draps trempés de sueur étaient entortillés autour de ses jambes, mais il ne comptait pas bouger. Le mieux qu'il aurait pu faire, de toute façon, c'était ramper un peu plus loin sur le parquet sale. Peut-être se trainer jusqu'à la salle de bain au sol carrelé. Le carrelage devait être frais.

Ses yeux dérivèrent, incapables de se fixer sur quoi que ce soit – la sueur lui coulait dans les yeux, ses cheveux trop longs étaient plaqués sur son front – survolant la partie de la pièce qui était dans son champ de vision restreint et penché à quatre-vingt-dix degrés. Le mur, le papier peint décollé et tâché d'humidité. Une armoire vide. Il ne possédait pas de quoi remplir une putain d'armoire. A trente-trois ans, sa vie tenait dans un sac de voyage. L'ordinateur portable, ouvert. Par terre. Plus de batterie. Captait pas de wifi de toute façon. Avait pas d'amis à qui envoyer un "j'suis en train de crever sur un matelas crade dans une chambre louée à la semaine". Il n'avait pas payé le loyer.

Sous l'armoire, en face de lui, se trouvait un cachet. Blanc, rond. Qui aurait pu dire depuis combien de temps il se trouvait là ? Si c'était de la dope, de l'aspirine, un abortif ? Une pastille pour la gorge ? Cette chambre avait vu défiler prostituées, dealers, voleurs en cavale. Il pouvait s'agir de n'importe quoi.

Et quand William Einberg posa ses yeux à demi fermés, embués par la douleur, sur ce petit cachet blanc, à deux mètres de lui peut-être – distance infranchissable en l'état, même en rampant – tout son esprit se focalisa dessus. Et sur rien d'autre. C'était la solution, la paix, le moyen de basculer

dans le néant. C'était stupide, vraiment, comme raisonnement, mais qui pouvait prétendre avoir les idées claires alors qu'il était étendu quasiment par terre, en train de haleter en plein après-midi dans la pénombre d'une chambre d'hôtel crasseuse, avec l'impression qu'une putain d'épine dorsale lui poussait entre les omoplates ?

OoOoO

Mais revenons un peu en arrière ; revenons carrément trente ans en arrière. William n'est pas encore William, pas encore un écrivain minable et à présent criblé de dettes, reclus et abandonné de tous, probablement en train de mourir. William est Willie, et sa mère l'aime, comme toutes les mamans aiment leurs gosses de trois ans.

Sauf que la maman de Willie, elle est morte. Oh, le petit Willie, il l'a très bien compris, même si tout le monde autour de lui pensait bien faire en suppléant euphémismes et mensonges à la triste réalité. Cancer, métastases, agonie, mort.

Non, à trois ans, il ne pense pas à ces choses-là. Mais il sait qu'il ne mangera plus de tarte, le samedi. Qu'il ne mettra plus ses doigts dans la farine, pour creuser le puits et y verser le lait et les œufs. Qu'il ne sentira plus l'odeur du shampoing dans les lourds cheveux bruns.

Il a trois ans. Et il a vendu son âme.

Vous pensez bien, le diable ne lui est pas apparu, il n'a pas dessiné de pentacle sur le sol du salon avec ses crayons gras de petit garçon. Mais il a prié, prié, injurié le ciel de lui venir en aide et de ramener sa maman. Le ciel n'a rien fait, mais sa prière a été entendue. Personne n'est venu, aucun pacte n'a été signé, mais quelque chose s'est mis en place, quelque chose qui devait se produire, des décennies plus tard.

OoOoO

Le temps s'étirait, les ombres s'allongeaient sur le sol et le mur. Le cachet n'avait pas bougé. William avait renoncé, il se contentait de le fixer d'un air rageur. Pitoyable. Le mot résonnait dans sa tête. Peut-être pas que dans sa tête ; il réalisa que quelqu'un se tenait dans la pièce, il voyait des jambes, recouvertes d'un pantalon de costume sombre, et des chaussures cirées. Lentement ses yeux remontèrent jusqu'au visage de son éditeur, Edmond Garetti, qui le regardait avec une expression de dégoût plaquée sur son visage gris.

Comment demande-t-on au type qui signe vos chèques s'il peut se baisser et ramasser un cachet blanc et rond, sous une armoire vide ? William renonça et poussa un râle plaintif quand monsieur son éditeur décida de tirer les lourds rideaux, lui envoyant le soleil en pleine figure. Le grand homme dégingandé lui tournait le dos, croisant les bras devant la fenêtre aux vitres obscurcies par la crasse.

Le "pitoyable" de tout à l'heure planait encore dans l'air surchauffé, mais quand Garetti se mit à parler, s'adressant à la fenêtre, il n'y avait plus de pitié dans sa voix, juste une grande lassitude.

« Je vais te raconter une histoire, William, je veux que tu m'écoutes attentivement. »

Mais que pouvait-il faire d'autre qu'écouter son éditeur ? Il pouvait lui raconter ce qu'il voulait, ce n'était pas comme s'il allait subitement se lever et partir faire un footing impromptu dans le quartier...

L'éditeur n'attendait pas de réponse, de signe de tête, quoi que ce soit qui indiquât que le jeune homme l'écoutait.

« Dans mon village – moi je n'étais encore qu'un gosse, c'était dans les années 70 – un des jeunes du coin a pris du LSD. Ne me demande pas comment il s'était procuré ça, dans un bled au milieu des montagnes, où la population caprine était supérieure à la population humaine... »

William n'arrivait pas à se figurer son éditeur dans un village entouré de chèvres. Il avait beau se concentrer sur l'histoire, essayer de ne pas laisser la douleur l'engloutir, il n'y arrivait pas. C'était ridicule. L'éditeur était sûrement né avec un costume sombre sur le dos, et des chaussures de marque aux pieds.

« ... Comprends-moi bien, il délirait, il n'était plus lui-même, et les gens ont pris peur. Les nouvelles vont vite, dans un petit village, et tout le monde prend soin de tout le monde ; c'est le prêtre qui s'est occupé de lui. »

L'éditeur s'arrêta de parler un instant. Il ne se tourna pas, bloquant la lumière, contemplant la rue en contrebas ; son chauffeur l'attendait dans la berline sombre, arrêtée en double file dans une rue que personne n'empruntait. Les voitures garées là étaient poussiéreuses, certaines n'avaient plus de roues, plus de sièges.

« Ce jeune, il s'en est tiré, mais de justesse. Dans la campagne les gens peuvent être particulièrement butés ; on y pratiquait encore des exorcismes, il y a peu. »

Garetti se tourna enfin, retroussant ses manches. Lentement, posément, méthodiquement. Il s'approcha du matelas posé par terre, et William ne le voyait pas, tourné sur le côté comme il l'était, mais il le sentait. Odeur de café et de tabac. Après-rasage. Mais il n'y avait pas que ça ; il sentait aussi la présence forte des pensées entremêlées du quinquagénaire. Rejet, répulsion ; trop proche. Qui éprouvait ce sentiment de rejet, lui ou l'autre ? Il n'aurait pas su le dire.

Un poids sur le matelas nu. Une main, large, chaude, qui s'enroule autour de son épaule, lui prend la nuque. Contact physique ; l'éditeur se penche, il est tout près, trop près. La voix est rauque, et ce n'est plus qu'un murmure.

« On va te faire aider. Il ne faut plus toucher à ça. On va t'aider. »

Qui était ce "on", William n'en avait rien à foutre. Il aurait voulu se débattre, se libérer d'une ruade de cette étreinte physique autant que psychique et se mettre à gueuler que non, il ne se droguait pas, mais qu'il y avait cette saleté de cachet qui le narguait depuis tout à l'heure, depuis des heures, depuis... Et qu'il aurait bien voulu s'en saisir et le gober. Même s'il ne touchait pas à ça, lui.

C'était ses personnages qui se droguaient ; les personnages qui faisaient partie de lui, pour lesquels on le payait, des créatures viles et nauséabondes. Enfermés dans l'ordinateur portable éteint. Enfermés dans son esprit malade. Non, il ne voulait pas ce cachet pour planer, c'était une simple question de survie ; sans ça il risquait d'exploser, son crâne, son dos, et la chose qui poussait à

l'intérieur de lui. Des petits morceaux sanguinolents sur les murs, sur la fenêtre, sur le costume sombre, sur les chaussures cirées de l'éditeur.

William aurait voulu dire tout ça, mais comme l'ordi, il avait les batteries à plat, et aucun son ne franchit ses lèvres. L'éditeur lui agrippait le menton maintenant, l'obligeant à le regarder bien en face. Il se força à cligner des yeux et à se concentrer. Une question, l'éditeur lui avait posé une question. Elle était encore là, dans l'air, avec l'impatience, l'énervement, le dégoût, aussi. Depuis quand pouvait-il sentir les émotions des gens comme ça ? Depuis toujours semblait-il, mais ces derniers temps ça empirait, ça... Oh non.

Avant même que les coups ne retentissent contre la porte de la chambre, il savait qui était derrière, et pourquoi. Le proprio de l'hôtel. Gros, en sueur. Pas content. Il tenta de se redresser, mais l'éditeur le plaqua contre le matelas. « Tu bouges pas. »

Deux enjambées et il était à la porte ; discussion animée, gesticulations, poignée de main. La pièce tournait, et William Einberg se demanda quelle puissance divine il avait bien pu offenser pour que sa vie devienne merdique à ce point.

OoOoO

Il avait dû s'évanouir à un certain point, parce que quand il revint à lui, il était dans un taxi, habillé, avec son ordinateur portable sur les genoux. Il réfréna l'envie de ramener ses jambes contre son corps et de se mettre en position fœtale sur le siège arrière, et peut-être même de sangloter un peu.

Il faisait frais – la clim – et les rues sales défilaient à vive allure de chaque côté. Le chauffeur, un jeune type basané, lui jetait de brefs coups d'œil dans le rétroviseur. Comme s'il vérifiait qu'il respirait encore, ou qu'il n'avait pas commencé à vomir sur la banquette arrière. La pensée seule suffit à lui donner la nausée, et il passa une main tremblante dans ses cheveux collés par la sueur.

Le chauffeur n'était pas le dernier des abrutis et le trouble de son passager ne passa pas inaperçu. Il hocha la tête en le regardant dans le rétroviseur, un maigre sourire sur les lèvres, et dit : « Votre ami, là, le grand encostumé, il m'a filé un si gros pourboire que vous pouvez dégueuler sur la moquette, pour le prix. » Et il se mit à rire de ce rire méchant qu'ont les petits et les faibles quand ils trouvent quelqu'un dont la vie est plus risible que la leur.

« On va où ? » Merde, sa voix était rauque et faible. Pitoyable, oui, c'était le mot.

« Hôpital », répondit le chauffeur sans lever les yeux.

Mais oui, c'est vrai ! La question. Le choix que lui avait présenté son éditeur tout à l'heure dans la chambre vide. Exorcisme ou hosto ; il y a quelques années, il aurait hurlé de rire en entendant des conneries pareilles. Et maintenant c'était un pauvre chauffeur de taxi qui lui riait au nez.

C'était lui qui faisait rire les autres, avant ; il avait du talent, du charisme. C'était il n'y a pas si longtemps, à vrai dire, mais le changement avait été brutal, et sans retour. Le passage d'un monde à un autre, comme on se noie, dans des eaux si noires qu'on ne sait plus vers où nager pour espérer atteindre la surface. Suffocation. Il ouvrit la fenêtre, juste un peu. Pour respirer.

Avant, avant, il était un auteur reconnu, un auteur qui faisait parler de lui, et qui aimait s'écouter parler. Ses livres étaient des succès de librairie, et bien que le talent ne fût pas son point fort, on pouvait lui reconnaître une qualité : il y avait de la cohérence et de la franchise dans ses récits. Il écrivait pour les adultes, des histoires de sexe et de sang. Des histoires sordides comme on aime en lire en secret, pour jeter un coup d'œil honteux mais curieux à la noirceur de l'âme humaine.

Rapidement, la campagne de promotion orchestrée par Edmond Garetti – un éditeur indépendant, le fils d'un mafieux qui s'était fait oublier, chuchotait-on dans certains milieux – avait pris de l'ampleur, autour des rumeurs lancées selon lesquelles toutes les histoires étaient vraies, que seuls les noms et les lieux avaient transformés, que Garetti et Einberg étaient eux-mêmes impliqués, qu'il y avait une société secrète en ville... Toutes ces rumeurs avaient plu au public huppé que Garetti cherchait à toucher. Et William Einberg s'était plu à jouer à l'auteur mystérieux en soirée.

Les femmes le trouvaient soudain séduisant et mystérieux, alors qu'il n'avait jamais été apprécié par la gente féminine jusqu'alors. Il faut dire que le costume sur mesure, payé par la maison d'édition, les chaussures hors de prix, les cheveux gominés, tout ça jouait beaucoup. Et William savait parler, tout comme il savait écrire. Il savait ce que les femmes voulaient entendre, et comment les choquer tout en leur donnant envie d'en savoir davantage.

A cette époque, il n'était pas conscient de sa capacité à entendre les émotions. Même aujourd'hui il ne maîtrisait toujours rien, mais les vagues de douleur qui l'accablaient l'obligeaient à baisser ses défenses, semblait-il, et il se retrouvait à sentir tout et n'importe quoi. L'énervement du conducteur dans la voiture sur leur gauche, qui attendait que le feu passe au vert pour mettre le pied au plancher. La paresse de son propre chauffeur ; il ne pensait rien, il n'avait pas vraiment d'intérêt pour quoi que ce soit. Même ce type un peu louche avachi sur sa banquette arrière ne l'intéressait pas plus que ça, en fin de compte. William eut un sourire amer en pensant qu'il avait peut-être même lu ses bouquins.

Le changement avait été brutal... Non, ce n'était pas vraiment ça. La découverte du changement l'avait été. Un coup de massue, un choc. Moins d'invitations, moins de sexe avec des jeunes femmes rencontrées au détour d'un buffet. Moins de coups de fils. Comme si tout ce petit monde qui s'était mis à graviter autour de lui et de ses livres avait soudain changé d'orbite, entraîné ailleurs, repoussé même. William avait essayé de comprendre. Son éditeur lui avait répondu plutôt sèchement, après de multiples coups de fils : il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Dégoût, amertume, colère. Il entendait tout ça, dans la voix du taciturne Garetti.

Les photos lui avaient servi de révélateur. Il s'était vu, dans le journal, sur Internet. Il avait lu des récits de soirées auxquelles il ne se souvenait pas avoir assisté, des récits dans lesquels il avait le sentiment de se retrouver mis en scène. Ce n'était pas lui, et pourtant... Ivresse sur la voix publique, insulte à agent, violence, tentative de viol, même, mais la plainte avait été retirée. Sans doute une personnalité du showbiz qui voulait rester dans l'ombre, quitte à s'y laisser engloutir.

William était devenu un autre, une espèce de débauché monstrueux tout droit sorti d'un de ses livres ; et il n'en avait même pas conscience. Il était même étonné de ne pas avoir de mandat d'arrêt aux fesses. Ou peut-être que c'était le cas, et qu'il ne devait qu'à l'ironie du sort d'être encore libre de ses mouvements. Il n'en savait rien. Il ne savait même pas comment son éditeur l'avait retrouvé dans le quartier perdu où il était allé s'enterrer.

Le taxi fit une embardée et William s'agrippa à la portière d'une main, serrant son ordinateur contre lui de l'autre. A l'intérieur, prisonniers du disque dur à cause de la batterie à plat, se trouvaient ses personnages, ses livres, mais aussi toutes les recherches inquiètes qu'il avait faites sur lui-même. Ces coupures de presse où sur les photos il se voyait lui, tout en voyant un autre. Des scans de plusieurs notes qu'il avait retrouvées près de son lit, tout étant certain qu'elles n'étaient pas de sa main. La preuve qu'il était fou.

Un coup de frein, brutal, et le véhicule s'arrêtait totalement. William était toujours à moitié avachi contre la portière, et il n'allait pas la lâcher avant d'être certain qu'ils étaient arrivés. Le chauffeur se tourna, un sourire malin sur les lèvres et les yeux faussement joyeux.

« Faut descendre maintenant, mon gars, on m'a pas payé pour vous tenir la main toute la soirée. »

William tenta d'ouvrir la portière contre laquelle il s'appuyait. Ses mains glissaient et le mécanisme avait l'air coincé. Le chauffeur avait bien compris qu'il était tombé sur un cas ; il sortit de la voiture en grommelant et ouvrit lui-même la portière arrière de l'extérieur. Il rattrapa l'écrivain d'une main ferme quand il manqua de basculer hors de la voiture et l'aida de mauvaise grâce à sortir.

Ce n'était plus tant la douleur dans son dos qui accablait William que la fatigue qui en résultait systématiquement ; l'impression que tous ses membres avaient été broyés et réassemblés à la hâte. La douleur atroce s'était effacée, cédant la place à une sorte de vague de chaleur qui émanait de son crâne et descendait par vagues, de manière irrégulière. Il tenta de se tenir debout sans aide, quand le chauffeur le lâcha, mais il dut se rattraper au toit de la voiture pour ne pas tomber sur le macadam.

Le chauffeur l'entraîna plus loin, le poussant et le soutenant à moitié, saisissant à sa place son sac dans une main et son ordinateur portable dans l'autre. Il l'amena jusqu'au trottoir qui bordait le parking de l'hôpital – le grand panneau lumineux à quelques mètres de là était un signe qui ne trompait pas. Il le laissa tomber sans trop de ménagement ; c'était tout juste s'il ne lui fit pas les poches, songea William en s'adossant à une benne à ordures.

Son sac de toile contre les jambes, son ordi sur l'estomac, il laissa aller sa tête contre le plastique encore tiède après avoir été chauffé tout l'après-midi par le soleil qui commençait à peine à se coucher. Qu'était-il arrivé au "vous pouvez dégueuler, j'ai eu un gros pourboire", il se le demandait ; en fait non, il le savait. Il savait que le chauffeur avait un frère à peu près du même âge que lui qui était mort d'une overdose, et que les hôpitaux lui donnaient des sueurs froides. Ce n'était pas sa faute, à lui, et leurs chemins ne se croiseraient probablement jamais. William ferma les yeux dans l'espoir stupide que quelques instants de repos lui permettraient de rassembler assez de forces pour se lever et marcher jusque dans le hall de l'hôpital.

A suivre...